

## La Violence des riches

Michel Pinçon  
et Monique Pinçon-Charlot

Zones, septembre 2013  
251 pages, 17€

«*There's class warfare, all right, but it's my class, the rich class, that's making war, and we're winning.*» («*Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches qui mène la lutte. Et nous sommes en train de gagner.*»)

(Warren Buffet)

Inlassablement, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, au travers de leurs recherches successives, passent les « riches » au crible de la déconstruction systématique, mobilisant le matériel théorique de l'école sociologique de Pierre Bourdieu dans l'exploration de mondes, d'individus et de groupes généralement coutumiers de la discrétion, quand ce n'est pas de la dissimulation. Et comme l'indique le titre de l'ouvrage, c'est bien de violence dont il est ici question.

En effet, une première partie de l'ouvrage jette une lumière crue sur la prédation économique à l'œuvre à l'échelle de bassins d'emplois, de secteurs entiers de la production nationale ou bien sur les pratiques délinquantes – et impunies... – des classes dominantes. La démonstration est sans concession, les encadrés bien informés qui l'illustrent témoignent du sérieux du propos, et devraient décourager toute velléité de le discréditer au motif de sa forte supposée connotation idéologique. Sont ainsi dénoncés les situations de « deux poids, deux mesures », qui voient blanchir le délinquant financier et criminaliser et condamner sévèrement le syndicaliste ou le salarié devenu nouveau terroriste ou ennemi de l'intérieur.

Si les riches du précédent Président et leurs pratiques et privilèges sont ainsi nominalement désignés et leurs pratiques



encore une fois découvertes et autopsiées, une partie de la gauche aujourd'hui aux commandes est, elle aussi, l'objet de toutes les attentions de notre couple de sociologues. Ainsi, les membres de ce que les auteurs désignent comme une « deuxième droite » adepte du bourgeoisisme, membres actifs du « club des doués » et bénéficiant de la solidarité des dominants ne sont pas oubliés, et leurs stratégies et comportements exposés en détail... Mais comment expliquer qu'une telle injustice, une telle atteinte aux droits et aux principes d'égalité sociale et de dignité puissent ne pas provoquer de réactions violentes et passer même pour « naturelles » ? La deuxième partie de l'ouvrage s'attache à mettre à jour ce mécanisme de « violence symbolique », qui amène à ce que le dominé ait absorbé et raisonne alors avec les catégories mentales et morales du dominant... au grand bénéfice de ce dernier ! Cette dernière partie de l'ouvrage s'avère la plus instructive, tant le travail de construction théorique demeure indispensable et précieux, dans une société saturée de violence sociale, aliénante sous ses oripeaux de vérités de « bon sens » et d'évidence.

Jean-François Mignard,  
rédacteur en chef d'H&L



## La Révolte de la prison de Nancy

Philippe Artières (dir.)

Le Point du jour, mai 2013  
156 pages, 29€

La Révolte de la prison de Nancy est avant tout un livre de photographies et d'images. C'est aussi un bel ouvrage. Ce parti pris de laisser la part belle au « visuel » n'est bien entendu pas fortuit. L'historien Philippe Artières l'explique en introduction : la prison « n'est pas une institution sans images. Au contraire, elle n'a cessé d'être photographiée dès le

milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; [...] parfois on aperçoit le dos d'une religieuse, la main d'un prisonnier, mais ce sont bien la grille, la porte, l'ogive qui constituent le sujet du cliché. La prison photographiée est donc déserte. [...] »

Les années 1970 marquent un tournant. Une succession de révoltes dans les prisons, dont celle de Nancy, est emblématique, fonde « l'entrée en acte » des prisonniers, qui fait événement et alimente le débat public. « Alors que la prison s'était employée à fabriquer la figure du "délinquant", des hommes se font voir et entendre. Ils nous ressemblent. Ils aspirent à vivre, à avoir des droits, à pouvoir se défendre. » La Cause du Peuple, qui avait alors fusionné avec *J'accuse*, titre « Les prisonniers insurgés nous appellent ! ». Avec le Groupe d'information sur les prisons (Gip), fondé notamment par Michel Foucault, l'objectif est avant tout de riposter aux discours officiels, en élargissant et en politisant le débat : « Ainsi devenaient solidaires les figures du mutin, du jeune ouvrier ou de l'étudiant révoltés et du fedayin palestinien. Le récit de la révolte de Nancy insistait sur les échanges entre la foule massée dans la rue et les prisonniers sur les toits : la mutinerie comme moment d'unification du dedans et du dehors. »

Le livre donne à voir de nombreuses photographies de l'événement. Il reproduit plusieurs archives, notamment celles de la conférence de presse « sauvage » du Gip, où Sartre et Foucault prirent successivement la parole. Figurent également nombre de procès-verbaux de l'enquête judiciaire, puis du procès qui s'est tenu au cours de l'été 1972, où six mutins comparaissaient, défendus par Albert Naud et Henri Leclerc.

Pour prolonger le débat et pérenniser l'événement, une pièce fut montée par le Gip et la troupe du Théâtre du soleil d'Ariane Mnouchkine.